



*« Je vous apporte la peste. »*

Sigmund Freud à son arrivée aux États-Unis.

## FREUD, LA PSYCHANALYSE, LA CABBALÉ ET LE B'NAÏ B'RITH

Extrait du livre d'Emmanuel RATIER

MYSTÈRES ET SECRET DU B'NAÏ B'RITH

*La plus importante organisation mondiale juive*

Edition FACTA, page 135 à 149

### UN DISCOURS DU FRÈRE FREUD

« Vénérable Grand Président, distingués Présidents, chers Frères, Merci pour les honneurs dont vous m'avez gratifié aujourd'hui ! Vous savez pourquoi je ne puis répondre de vive voix. Vous avez entendu fun de mes amis et disciples parler de mes travaux scientifiques, mais le jugement sur ces choses est difficile et peut-être encore longtemps non formulable avec une sûreté complète. Permettez-moi d'ajouter au discours de l'autre Frère, qui est aussi mon ami et mon médecin attentionné (D<sup>r</sup> Hitschmann). J'aimerais vous communiquer brièvement comment je suis devenu un Frère du Ben B'rith et ce que j'ai cherché chez vous. Cela s'est produit dans les années après 1895, où deux forts sentiments se combinèrent en moi pour aboutir au même effet. D'une part, j'avais acquis les premiers aperçus dans les profondeurs de la vie sensuelle de l'homme et avais vu de nombreux éléments qui pouvaient être désenchantés, qui pouvaient même en effrayer plus d'un à la première approche. D'autre part, la publication de mes déplaisantes recherches eut pour résultat que je perdis la plus grande partie de mes relations personnelles du moment ; je me sentis comme banni, évité par tous. Dans cette solitude s'éveilla en moi le désir de fréquenter un cercle d'hommes choisis et d'intelligence supérieure, qui puissent m'accueillir amicalement, en dépit de mes témérités. Votre association me fut indiquée comme le lieu où de tels hommes se trouvaient.

Que vous soyez Juifs ne pouvait que m'être bienvenu, car je suis moi-même Juif, et cela m'a toujours paru non seulement indigne mais insensé de le nier. Ce qui me reliait au judaïsme n'était pas, je dois le reconnaître, la foi, car j'ai toujours été un incroyant (j'ai grandi sans religion, même si cela n'a pas été sans respect des exigences éthiques de la culture humaine). Quelle que soit ma fierté nationale, je me suis efforcé de la supprimer,

considérant cela comme désastreux et partial, étant inquiet et averti par l'exemple de ce que la fierté nationale a apporté aux nations parmi lesquelles vivent les Juifs.

Mais il demeurait suffisamment d'autres choses qui rendaient irrésistible l'attraction du judaïsme et des Juifs : beaucoup de forces de sentiments sombres, d'autant plus puissantes qu'elles se laissent moins réduire en paroles, de même que la claire conscience de l'identité intérieure, de la construction spirituelle semblable. En outre me vint rapidement la conviction que je ne devais qu'à ma nature juive les deux qualités qui m'étaient devenues indispensables tout au long de ma vie difficile. Parce que j'étais Juif, je me trouvais libre de beaucoup de préjugés qui limitaient d'autres hommes dans l'usage de leur intellect, et, en tant que Juif, j'étais prêt à passer à l'opposition et à renoncer à un accord avec la « majorité silencieuse ».

Aussi devins-je l'un des vôtres ; je participais à vos intérêts humanitaires et nationaux, je gagnais des amis parmi vous et je déterminais par la suite le peu d'amis qui me restaient (le D<sup>r</sup> Hitschmann et le D<sup>r</sup> Rie) à entrer dans votre association. Il ne fut pas du tout question que je vous convainque de mes enseignements. Mais à une époque où personne en Europe ne m'écoutait, vous m'accordiez une intention bienveillante. Vous fûtes mon premier auditoire.

Depuis mon adhésion, durant les deux premiers tiers de cette période, j'ai été assidu à vos réunions et en retirais un encouragement à vous fréquenter. Vous avez été aujourd'hui assez aimable pour ne pas me reprocher d'avoir été éloigné de vous durant le dernier tiers de ce temps. Le travail m'a submergé, la journée ne supportait plus d'être prolongée par la venue à la réunion ; peu après, le corps lui-même refusa le retard des repas. Enfin vinrent les années de la maladie, qui aujourd'hui m'empêche également d'être parmi vous.

Je ne sais pas je suis un vrai Fils de l'Alliance, dans votre sens. J'allais presque en douter, trop de restrictions existent dans mon cas. Mais que vous ayez signifié beaucoup pour moi, que vous ayez réalisé beaucoup dans les années où je vous fréquentais, cela, je puis vous en assurer. Et recevez donc pour hier, comme pour aujourd'hui, mon plus chaleureux remerciement.

Votre, Sigmund Freud. »

## LE B'NAÏ B'RITH, PREMIER AUDITOIRE DE FREUD

Sigmund Freud étant malade et n'ayant pu se déplacer, ce discours fut lu par son propre frère, Alexandre Freud, lors de la fête de l'Ordre du B'naï B'rith donnée en son honneur, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire<sup>(1)</sup>. Le fondateur de la psychanalyse était en effet, élément essentiel comme on le verra et pourtant totalement méconnu, membre de la Loge du B'naï B'rith de Vienne<sup>(2)</sup>. D'après les documents que nous avons pu consulter, il semble que le B'naï B'rith a eu un apport majeur chez Freud tant dans la création du corpus psychanalytique que dans son développement mondial. A peine plus d'une année après la fondation de la Loge Vienne du B'naï B'rith de Vienne, Freud, alors âgé de quarante et un ans et professeur de faculté en neuro-pathologie, fut initié le 23 septembre 1897 « dans la communauté fraternelle ». Cette année-là, Freud en

---

<sup>1</sup> Toujours passé sous silence dans les études psychanalytiques, le discours de Freud est paru pour la première fois dans le journal mensuel du B'naï B'rith de Tchécoslovaquie en avril 1926.

<sup>2</sup> Nombre des éléments historiques de ce chapitre proviennent d'un document interne du B'naï B'rith, signé par le Frère Otto Herz et édité par le B'naï B'rith de Vienne à l'occasion de la fondation de la première Loge, quatre-vingts ans auparavant (1895-1975). Les citations sans référence en sont extraites. On consultera aussi *Der Bund B'naï B'rith und seine Bedeutung für das österreichische Judentum*, Alexander Hecht, Wien, 1914.

était encore aux balbutiements de ses recherches, venant à peine de commencer à développer ses théories sur la psychanalyse, théories qui ne rencontraient que peu d'échos ou de considérations dans l'école médicale viennoise de l'époque. Les arguments soulevés contre Freud provenaient pour partie de l'hostilité à toute novation de l'École médicale viennoise ultra-conservatrice, et pour partie de l'origine juive de Freud, qui a certainement joué un rôle dans la résistance et le rejet de son enseignement.

Né le 6 mai 1856 à Freiburg (Moravie), Freud vint tout enfant à Vienne, où il effectua ses sept années de lycée comme « primus » (prix d'excellence). Entré à l'université de Vienne à dix-sept ans, en 1875, il travailla de 1876 à 1892 à l'Institut physiologique de Brucke. Ayant obtenu son doctorat de médecine universitaire en 1881, il devint chargé de cours en neuro-pathologie en 1885 (à vingt-neuf ans), avant de partir pour Paris (avec le professeur Charcot), puis Berlin (avec le professeur Baginsky), avant de revenir à Vienne, où il travailla à l'Institut du professeur Kassowitz. Entre-temps, en 1886, il s'était marié. En 1891, Freud publia son travail sur les paralysies du cerveau chez les enfants, avec la collaboration du D<sup>r</sup> Oskar Rie (devenu lui aussi Frère du B'naï B'rith).

En 1895, commencèrent ses premiers travaux et publications avec le D<sup>r</sup> Josef Breuer. Ses premières études sur l'hystérie parurent la même année.

Freud fut coopté par le Frère Edmund Kohn, qui avait eu des discussions avec lui, dès la création de la loge Vienne<sup>(3)</sup>. Dès le 7 décembre 1897, il prononça sa première « planche », non comme la coutume le voulait sur ses « impressions d'initiation » mais sur l'interprétation des rêves, travail psychanalytique qui fut poursuivi par la suite. « Du début à la fin, rapporte Edmund Kohn, chacun fut suspendu avec une attention marquée aux paroles de Freud, qui nous expliquait à l'époque les nouveaux résultats de ses études, non seulement de la manière la plus élaborée, mais aussi d'une manière facile à comprendre par tout le monde. De même que Freud est un Juif conscient, il s'est également mis tout au service de la loge à partir du premier jour (...) Sa parole agréable, sa manière de parler de tous les thèmes les plus difficiles avec clarté, ses connaissances générales immenses, et — *last but not least* — le thème de la conférence elle-même, lui gagna tous les cœurs. Freud est, ce faisant, un fanatique de la vérité ; il s'efforce d'être complètement vrai, envers lui-même et envers les autres. Aussi était-il naturel qu'une conférence de lui fut constamment un jour de fête pour la Loge, et que des applaudissements tumultueux, refusant de s'achever, lui exprimaient la vénération, l'amour et la reconnaissance des Frères. » Cette planche sur l'interprétation des rêves est essentielle : il s'agit de la première présentation connue devant un public choisi du fondement de la psychanalyse, le dévoilement de « la clé des songes », un thème cher à la cabbale comme on le verra plus loin.

Dès 1926, le B'naï B'rith s'est flatté de l'apport de Freud à l'Ordre, lorsque celui-ci a fait quasi publiquement état de son appartenance<sup>(4)</sup> : « Les doctrines psychologiques établies par Sigmund Freud ont été prêchées pour la première fois devant un auditoire du B'naï

<sup>3</sup> Freud, par la suite, de 1900 à 1902, devait participer, comme « frère fondateur », à la création de la seconde Loge du B'naï B'rith de Vienne, la Loge Harmonie. Le B'naï B'rith ne put jamais s'implanter en Autriche de la même manière qu'en Allemagne, en raison de l'hostilité sans faille du clergé catholique, fortement antimaçonnique. C'est la raison pour laquelle la Loge de district fut édifiée à Prague en 1889, sous la direction du D<sup>r</sup> Poppers. Ce ne fut qu'après la destruction de l'Empire, avec les traités ayant suivi la Première Guerre mondiale, que le XII<sup>e</sup> district s'installa le 15 novembre 1922 à Vienne. Le B'naï B'rith s'était toutefois déjà implanté en Autriche sous le couvert des associations humanitaires Austria. En 1894, une Grande Loge avait été fondée clandestinement sous le titre insoupçonnable d'« association humanitaire ». En janvier 1928 (*Jüdisches Lexicon*), le District autrichien comptait six loges et 894 frères, avec à sa tête le Grand Président Edmund Kohn, de Vienne.

<sup>4</sup> *B'naï B'rith Magazine*, juillet 1926.

B'rith. »On sait aujourd'hui que Freud a appartenu durant quatre décennies au B'naï B'rith et a participé durant de longues années « de manière très active à la vie des loges ». Il ne manqua pratiquement aucune réunion durant les dix premières années, participant activement aux discussions et aux travaux du Comité de la Loge (sa structure directionnelle). Il appartint durant de longues années au Comité des intérêts intellectuels de la Loge, et en fut même président, ainsi qu'au Comité de la Paix et au Comité des Recherches. Chaque année, il prononçait au minimum un discours sur un sujet spécifique. Par suite de sa maladie, et devenu entre-temps mondialement célèbre, il lui devint moins aisé d'être aussi actif que dans les premières années de son adhésion. Toutefois, en 1928, après près de onze années d'absence, Freud se présenta à nouveau à la tribune de la loge. Sa conférence porta alors, comme en témoignent les registres, sur *La Superstition chez les Juifs*. Le texte n'en a pas malheureusement pas été conservé, tout comme il en avait été des précédentes. On sait néanmoins que la plupart d'entre elles furent « recyclées » dans les livres ultérieurs de Freud <sup>(4)</sup>. On n'en conserve que les titres. Elles portèrent par exemple sur *La Vie spirituelle de l'enfant* (1900), *Fécondité de Zola* (1900), *Hasard et superstition* (1901), *Buts et moyens de l'Ordre du B'naï B'rith* (1901), *La Situation de la femme dans le cadre de notre vie de loge* (1902), *Hammourabi* (1904), *La Psychologie au service du Droit* (1907), *Le Baptême des enfants* (1908), *Le Problème d'Hamlet* (1911), *Qu'est-ce que la psychanalyse* (1911), *Nous et la mort* (1915), *La Révolte des anges* (en français dans le texte) [1916], *Fantaisie et art* (1917).

Par la suite, le B'naï B'rith de Vienne ne devait jamais cesser son soutien à l'œuvre de son illustre membre comme en témoigne le B'naï B'rith lui-même : « Lorsqu'après la fin de la guerre en 1945, la vie juive s'organisa à nouveau à Vienne, le B'naï B'rith fut réactivé en 1960 avec la Loge Zwi Peretz Chajes. On ressentit douloureusement que la pensée du grand Frère B'naï B'rith Freud fut presque totalement oubliée chez lui, dans sa ville. Seul le petit carré des psychanalystes de l'Association psychanalytique viennoise conservait encore son héritage. C'est pourquoi le B'naï B'rith prit à sa charge le devoir de rendre possible une renaissance de Freud en Autriche, car, pour nous, Freud ne fut pas seulement le grand chercheur, mais aussi l'homme juif qui, loin de tout lien confessionnel, et même en opposition à toute religiosité, a été cependant un Juif conscient et fut un fier B'naï B'rith. » Le président de l'Ordre du B'naï B'rith, le D<sup>r</sup> William Wexler, accompagné du président du B'naï B'rith Europe, Georges Bloch, ainsi que du D<sup>r</sup> E.L. Ehrlich, et le D<sup>r</sup> Herz, furent à deux reprises les invités du gouvernement autrichien pour fixer les modalités de création d'une Société Sigmund Freud. La « grande somme d'efforts du Frère Otto Herz » permit d'aboutir en 1969 au succès final : la fondation de ladite association à Vienne, présidée par l'Austro-Américain Frederick Hacker, lui-même Frère du B'naï B'rith. La Société gagna à son projet la propre fille de Freud, Anna Freud, qui vivait à Londres.

Rien ne fut négligé puisque le B'naï B'rith viennois remit même en état la tombe des parents de Freud, au cimetière central de Vienne. Anna Freud séjourna alors à Vienne, en juin 1971, à l'occasion du Congrès mondial de psychanalyse, où fut lancée officiellement la Société Sigmund Freud, dans la Berggasse. La fille de Freud offrit une partie de la bibliothèque personnelle de son père, ainsi qu'une partie des objets personnels de Freud qu'elle détenait. Elle se déplaça même au siège de la Loge du B'naï B'rith pour y prononcer une conférence. Le 17 mars 1975, le B'naï B'rith fut par ailleurs déclaré officiellement, en assemblée générale, membre d'honneur de la Société Sigmund Freud. Le résultat était atteint : « Lorsqu'on pense à Vienne, on songe immédiatement à Freud <sup>(5)</sup>. Très curieusement, on notera que Freud habitait au numéro 6 de la Berggasse, tandis que

---

<sup>5</sup> Discours du président de la Loge Zwi Peretz Chajes, Friedrich Wiesel, 1984.

Theodor Herzl, le père du sionisme (qui fut défendu par le B'naï B'rith), habitait au numéro 19. Freud n'ignorait rien des thèses sionistes politiques et les approuvait, comme le démontre notamment une lettre qu'il envoya pour un compte-rendu en septembre 1902, avec son livre *L'Interprétation des rêves*, à Herzl, alors en charge de la rubrique littéraire de la *Neue Fraie presse*. En 1925, Freud devait également envoyer un tiré à part de son autobiographie à Lord Balfour, à la suite de son discours pour l'inauguration de l'université de Jérusalem. Il sera par la suite en contact régulier avec diverses associations sionistes comme le Keren Ha-Yesod ou la Kadima, dont son fils Martin Freud sera membre. Sigmund Freud lui-même en deviendra membre honoraire en 1936. Ses fils seront profondément sionistes : son fils, Ernst Freud, devenu architecte, partira en Palestine en 1927 pour y construire la maison de Haïm Weizmann. En 1924, un premier psychanalyste, Moshe Har-Even s'installe à Tel-Aviv. Dès 1933, se crée la première Société psychanalytique de Palestine, avec Max Eitingon, intime de Freud qui présidera à partir de 1926 la prestigieuse Association internationale de psychanalyse. Personnage à double vie, Eitingon était également un espion travaillant pour le compte de la Guépéou, la police secrète soviétique. Né en Russie en 1891, il était en effet le frère de Léonid Eitingon, haut responsable du G.P.U., plus connu sous le nom de général Kotov. Mandaté par Staline, ce même Kotov deviendra au Mexique l'amant de Carridal Mercader, et recrutera son fils, Ramon Mercader, lequel assassinera Trotski !

#### LA PSYCHANALYSE, DERNIER AVATAR DE LA KABBALE JUIVE ?



Figure 1 - “ Le comité secret ” crée en 1912.

*Otto Rank, Freud, Karl Abraham, Max Eitingon, Sandor Ferenczy, Ernest Jones, Hanns Sachs. (photographie de 1922)*

Pour le B'naï B'rith, « Freud a exaucé le message biblique du Faire ici et maintenant, en toute plénitude » Il ne faut pas oublier, même si le fait est toujours soigneusement passé sous silence par ses disciples, que Freud avait une attirance étonnante pour les pratiques magiques et occultes<sup>6</sup>. Nous ne nous livrerons ici ni à une défense apologétique ni à une

<sup>6</sup> Sur ces aspects, les liens avec le judaïsme, la kabbale et le sionisme, ainsi que pour les développements ultérieurs sur Moïse, on consultera notamment *L'Homme Moïse et la religion monothéiste. Trois essais*, Sigmund Freud, Gallimard, 1986 ; *Le Moïse de Michel-Ange*, in *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Sigmund Freud, Gallimard, 1985 ; *Freud et le yiddish, le pré-analytique*, Max Kohn, Bourgois ; *Sigmund Freud et la tradition mystique juive*, David Bakan, Payot, 1977 ; *D'Edipe à Moïse : Freud et la conscience juive*, Marthe Robert, Calmann-Lévy, 1972 ; *Un juif sans Dieu. Freud, l'athéisme et la naissance de la Psychanalyse*, Peter Gay, P.U.F.,

attaque virulente de la psychanalyse comme science médicale ou fausse science, mais tenterons plutôt de montrer les rapports entre les aspects « mystiques », « magiques » et « religieux » de la psychanalyse avec la philosophie juive et les enseignements du B'naï B'rith. Il ne faut jamais oublier que, comme l'a révélé Emil Ludwig, Freud ira jusqu'à pratiquement créer son propre ordre secret, analogue à ceux des fraternités maçonniques, avec réunions et langage secret. Une photo de cette « loge » (ou, si l'on préfère, de « cénacle ») fait partie des collections du palais de la Découverte. On y voit Otto Rank, Karl Abraham, Max Eitingon, Ernest Jones, Sandor Ferenczy, Hanns Sachs, curieusement tous des disciples tardifs, après la rupture de Carl Gustav Jung, Alfred Adler, Wilhel Stekel, etc.

En 1920, six de ses disciples se virent même remettre par le maître un anneau rituelique, avec chaton d'agate à zones concentriques, de teinte trouble.



Figure 2 - L'anneau rituelique offert à six des membres du "Comité secret"

Divers apports inattendus ont nourri les recherches de Freud. Dans les années entourant 1880, Freud fut par exemple en rapport régulier <sup>(7)</sup> avec Adolph Jellinek. « le plus grand des prêcheurs juifs modernes », qui prêcha à Vienne, jusqu'à sa mort, en 1883. Il avait publié bon nombre d'ouvrages sur la kabbale et la mystique kabbalistique. Second apport chez Freud, le Dr Wilhelm Fliess, avec lequel Freud entretiendra une importante correspondance de 1887 à 1901. Fliess était un fervent de numérologie. Pour lui, le cycle mâle était de 23 jours, le cycle femelle de 28. La mort de Goethe était survenue au 30 156<sup>e</sup> jour de sa vie, soit 1 077 cycles de 28 jours... féminin (type de bisexualité). « Goethe est mort quand la 1 077<sup>e</sup> menstrue féminine eut épuisé la dernière parcelle de sa merveilleuse constitution. » Ce n'est que tardivement, au bout de plusieurs années, que Freud finit par « désespérer des extravagances scientifiques de Fliess » et abandonna ses relations avec ce dernier, dont on peut noter qu'il avait pourtant publié un ouvrage très « particulier » en 1887, étudiant la relation entre le nez et les organes sexuels de la femme.

Dans un passionnant essai, l'Américain David Bakan, après une étude méticuleuse et approfondie, conclut, de manière nullement hostile, que le « freudisme est un avatar de la mystique juive », un « travestissement laïcisé » de la mystique juive. Selon cet universitaire, qui évoque « l'hypothèse très convaincante » d'un « pacte avec le diable (...), Freud passa toute sa vie dans un ghetto virtuel, un monde composé presque exclusivement de Juifs ».

---

1989 ; Sigmund, fils de Jacob ; Un lien non dénoué, Marianne Krüll, Gallimard, 1983 ; Freud et la relation judéo-allemande, Philippe Simonnot, in *Les Temps modernes*, avril 1993 ; Le Moïse de Freud, judaïsme terminable et interminable, Yosef Hayim Yerushalmi, Gallimard, 1993 ; Freud et le sionisme : terre psychanalytique, terre promise, Jacquy Chemouni, Solin, 1988. Et, avec des réserves, Joie de la Qabalah, Kabbale de mort, Jean-G. Bordet, Maloine S.A. Éditeur, 1979. Sur la Kabbale, voir Charles Mopsik, *Les Grands textes de la Cabale. Les rites qui font Dieu : pratiques religieuses et efficacité théurgique dans la Cabale, des origines au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Verdier, 1993.

<sup>7</sup> *Jewish Encyclopaedia*.

De même, Manès Sperber <sup>(8)</sup> décrit la psychanalyse comme « la mise en psychologie de l'Ancien Testament » ; Marthe Robert, dans un essai pénétrant, voit dans son œuvre « en quelque sorte le dernier en date des commentaires du Talmud ». Quant à Percival Bailey, il voit en Freud un « rabbin laïc <sup>(9)</sup> ». Un autre spécialiste, le professeur Baruk, pourtant hostile au freudisme, arrive à une conclusion identique, estimant que la psychanalyse est « plutôt une religion qu'une science. Elle a ses dogmes, elle a ses rites, et surtout son interprétation presque mystique, en tout cas, fort peu contrôlée. Le propre de la Science, c'est que l'hypothèse doit ensuite être passée au feu de la vérification. Alors seulement, elle se transforme en fait scientifique. Dans la psychanalyse, l'hypothèse, c'est-à-dire l'interprétation fournie par son auteur, le médecin, doit être contrôlée par le résultat thérapeutique. Or, sur ce point, les résultats sont bien maigres. On ne connaît que très peu de cas d'obsessions guéris par la psychanalyse, malgré l'intense propagande de ses disciples <sup>(10)</sup> ».

### LA CLÉ DES SONGES, RÊVE DES MAGICIENS

Comme l'écrit le préfacier de Bakan, le D<sup>r</sup> F. Pasche, « pour Freud, le surmoi avait un visage, celui de Moïse, et un langage, les interdits et les injonctions du Décalogue. N'est-ce pas le dogme kabbalistique d'une énergie divine, créatrice, sexualisée qui est à l'origine du concept de libido ? N'en est-il pas de même des notions freudiennes d'instinct de mort, sécularisation de l'esprit du Mal — de bisexualité — le Dieu de la Kabbale est bisexuel - de l'inceste comme crime mythique, de l'assimilation de la connaissance à l'inceste, etc. »

Mystique juive, Kabbale, numérologie : des termes peu courants pour aborder de nos jours la psychanalyse, mais qui étaient des banalités dans les années vingt et trente. Qu'est la Kabbale en effet, sinon l'étude symbolique des chiffres et des lettres ? Qu'est-ce que la psychanalyse, sinon une explication symbolique des chiffres et des lettres, l'interprétation des rêves, la *Traumdeutung* (la fameuse « Clé des songes », rêve des magiciens kabbalistes) ? Cette analogie ne devait pas échapper au B'naï B'rith, qui prit très tôt la défense de Freud et popularisa ses théories, alors même que son appartenance au B'naï B'rith était encore méconnue. Le spécialiste attitré pour le B'naï B'rith international en fut A. A. Roback, qui consacra à la psychanalyse toute une série d'articles <sup>(11)</sup>. Les titres sont particulièrement révélateurs : *La Psychologie freudienne et les commentateurs juifs de la Bible*, *La Psychologie des proverbes yiddish*, *Est-ce que les Juifs ont un complexe d'infériorité ?*, *Freud, Chassid ou Humaniste ? La Psychanalyse est-elle un mouvement juif ?*

Son article *Chassid ou Humaniste ?* est du plus haut intérêt. Rappelons que le chassidisme ou hassidisme vient de l'hébreu Hasidim, hommes pieux. Il désignait originellement le courant des juifs conservateurs de Palestine qui s'opposèrent à l'influence hellénistique dans la loi juive. Ils étaient les précurseurs directs des Pharisiens. « Le hassidisme moderne, note Michel Mourre <sup>(12)</sup>, naquit en Pologne au début du XVIII<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion de Israël Baal Shem Tov (1700-1760). Mouvement essentiellement mystique, il opposait au rationalisme talmudique le primat de la vie intérieure et l'aspiration à l'union d'amour avec le Dieu sauveur. Considéré comme hérétique par les

<sup>8</sup> *Le Talon d'Achille*, Calmann-Lévy, 1957.

<sup>9</sup> *Sigmund le tourmenté*, Table ronde, 1972.

<sup>10</sup> *Des Hommes comme nous*, Laffont.

<sup>11</sup> Notamment *B'naï B'rith Magazine*, septembre 1925, janvier 1926, mars 1926, avril 1926. On consultera aussi *La Psychanalyse est-elle une histoire juive ?*, Adélie et Jean-Jacques Rassial-Hoffenberg, Seuil, 1981.

<sup>12</sup> *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*.

talmudistes, le hassidisme a cependant profondément renouvelé la vie religieuse des communautés juives de Pologne et de Russie. Le grand représentant de ce mouvement à l'époque contemporaine fut le philosophe israélien Martin Buber. »

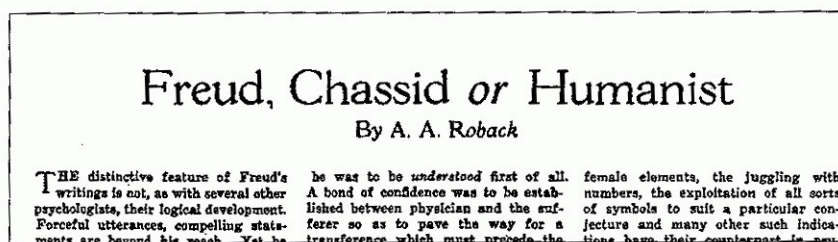


Figure 3 - Pour le Frère A. A. Roback du B'naï B'rith, la théorie psychanalytique du Frère Sigmund Freud se rattache au chassidisme (ou hassidisme), ce courant juif mystique opposé au rationalisme talmudique (*B'naï B'rith Magazine*, janvier 1926).

Le Frère Roback constate qu'il « n'est pas absolument certain que Freud a été élevé dans une atmosphère chassidique ou que la connaissance intime du chassidisme prévalait tellement dans le milieu juif autrichien qu'elle permit l'émergence de son système psychologique. Ce qu'on peut dire de manière certaine, c'est que Freud peut être regardé comme un chassid dans l'histoire de la psychologie moderne (...) Non seulement parce qu'il se relie au chassidisme par ses intérêts humanistes (...) mais aussi par le halo mystique qui entoure sa doctrine (...) A de nombreux égards, la méthode freudienne, particulièrement dans sa phase culminante, est une forte réminiscence du symbolisme qui sous-tend toute la philosophie kabbalistique. L'importance donnée aux éléments féminins et mâles, le jonglage avec les nombres, l'exploitation de toutes sortes de symboles pour s'adapter aux cas particuliers et de nombreuses autres indications ont leur contrepartie dans la psychanalyse. (... Comme l'explique Freud lui-même, en substance,) il est impossible de penser à un nombre ou même à un mot de manière totalement libre. Si on arrive à examiner précisément le processus de formation volontaire, on peut toujours prouver qu'il a été très strictement déterminé. » Roback esquisse alors, et de manière complexe pour les néophytes, les rapports entre les recherches freudiennes et les schèmes d'analyse des commentateurs bibliques, kabbalistes et mystiques : « Si on vous demande un nombre au hasard et que vous répondiez 37 826, Freud répondra qu'il y a un motif secret, une raison cachée à vous-même, qui vous a déterminé à donner ce nombre plutôt qu'un autre. (De même) le déterminisme paraît être la base théorique des commentaires sur la Bible selon des grilles symboliques ou mystiques. Cela m'a longtemps intrigué de savoir de quels méandres avait surgi la quadruple interprétation des Écritures comme PaRDeS (Pshat, Remez, Drush, Sod) qui comprennent les significations littérales, symboliques, rhétoriques et mystiques (...) En d'autres termes, une certaine signification est attachée à la position relative des lettres dans un mot, ou d'un mot dans un verset. Ainsi les lettres finales des trois premiers mots de la Bible composent le mot Emeth (Vérité), suscite l'inférence que le monde a été créé à travers le prisme de la vérité (...) Le fait que la Bible commence par un Beth et non un Alpheh, la première lettre de l'alphabet, entraîne dans l'esprit fertile du rabbin Jacob Ben Asher (un grand cabbaliste) de nouvelles révélations. Les milliers de milliers d'équations arithmétiques (gematria), des anagrammes, des acrostiches et des extensions supplémentaires (notarikon) que le rabbin et les autres membres de son école ont été capables de faire ressortir des Écritures et de manipuler pour les faire convenir à leur but exégétique, révèlent qu'ils étaient des génies des problèmes de calcul. Freud et ses collaborateurs n'ont pas employé de système aussi élaboré que la mathématique symbolique des cabbalistes, qui ont développé un grand nombre de codes qui n'offrent aucune garantie autre qu'en matière d'analogie (...)



En fait, Freud n'a pas adhéré à un système fixé de règles pour les analogies de nombres, mais les possibilités de manipulation dépassent, surpassent tout ce que les commentateurs juifs mystiques avaient offert jusque-là (...) On doit admettre que lorsqu'on compare les manipulations de nombres faites par les commentateurs juifs avec les conjectures extravagantes des chercheurs de la *Zentralblatt für Psychoanalyse*, fondée par Freud, les premières apparaissent comme du bon sens. »

Dans un autre texte, Roback note que la faculté d'interpréter les symboles est « une caractéristique, une constante, de l'esprit juif ». « Les Prophètes, ajoute-t-il, ont usé d'un symbolisme dramatique dans leurs exhortations exactiques, et le Talmud est rempli d'interprétations des Écritures, tandis que la Cabbale est une interprétation des symboles mystiques. Les succès de Freud, cependant, ne sont pas dus seulement à cette qualité (...) Bien que la psychanalyse contienne, globalement, une tendance mystique, il est possible de distinguer deux types dans cette tendance. L'une incline au réalisme et au concret ; l'autre est peinte aux couleurs de l'abstraction et tend vers l'indicible et l'invisible. »

## LA PARTIE JUIVE DE LA PSYCHANALYSE

C'est pourquoi pour le Frère A. A. Roback, comme pour d'autres commentateurs par la suite, l'influence juive apparaît comme partout présente chez Freud, et la psychanalyse est vue à proprement parler, sans aucune notion péjorative, comme une science juive : « Certains écrivains n'hésitent pas à dire que la psychanalyse a une inspiration juive déterminée par les antécédents raciaux de son fondateur. Je crois pour ma part qu'il y a une grande part de vrai dans cette conclusion. » Freud lui-même devait le déclarer : « Seul un Juif pouvait créer la psychanalyse. Dans l'un des *Almanachs de l'Association internationale de psychanalyse*, Freud, qui refusa longtemps de reconnaître l'apport culturel juif à sa doctrine, a expliqué ses rapports au judaïsme<sup>(13)</sup> : « Le fait que j'ai toujours refusé de renier mes origines juives a largement participé à l'antipathie que la psychanalyse a provoqué dans le monde. Bien que cette objection n'ait jamais été faite publiquement, il est malheureusement vrai que ma judaïté n'a pas été sans effet. Et il n'est pourtant sans doute pas fortuit que ce soit un Juif qui ait été le premier avocat de la psychanalyse. Pour découvrir et répandre de nouvelles théories, on doit être certain de supporter l'isolement et l'opposition. Un grand nombre de Juifs sont plus familiers de ce type d'attitudes que les autres. »

Comme l'a parfaitement expliqué Marthe Robert, la survivance juive a largement reposé sur les yeshivot, ces écoles des petites villes d'Europe centrale où les élèves poursuivaient des études talmudiques, consacrant tout leur temps à l'étude et à la discussion des livres saints. De ces écoles, surgirent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des jeunes gens rompus à la discussion, exercés à l'analyse la plus rigoureuse des textes, entraînés aux débats les plus serrés. « Ils fournirent à la révolution (marxiste) une grande part de ses cadres intellectuels, les mieux armés dialectiquement<sup>(14)</sup>. » Rappelant cette histoire, Marthe Robert, interprète quasi officielle de Kafka, note que la psychanalyse a connu une diffusion sensiblement identique. C'est sans doute pourquoi la diffusion originelle de la psychanalyse fut réalisée très largement par des psychologues juifs : « Tous les plus brillants disciples de Freud, qui ont apporté des contributions originales à la psychanalyse, étaient des Juifs, hormis l'exception notable de Jung » remarque Roback, notant toutefois qu'il y avait « quelques Gentils dans le mouvement ». On peut noter parmi les psychanalystes d'origine juive les

<sup>13</sup> Dans le texte, *Comment je règle mes comptes avec mes opposants*.

<sup>14</sup> *Le Nouvel observateur*, 3 juin 1974.

noms d'Alfred Adler, Wilhelm Stekel, Max Kahane et Rudolf Reitler. Ce sont eux qui formèrent le premier carré viennois en 1903. S'y ajoutent Fritz Wittels, Hans Sachs (coéditeur de la revue psychanalytique *Imago*), Karl Abraham (qui fut président de l'Association internationale de psychanalyse), l'Allemand Simmel, le Hongrois Sandor Ferenczy qui fut président de l'A.I.P.) Otto Rank, l'Américain Brill (premier président de l'Association américaine de psychanalyse), Herbert Silberer, Sadger, Federn, Storfer, Reik, les Russes Luria et Wulff, le Polonais Jekels, l'Italien Levi-Bianchini, etc.

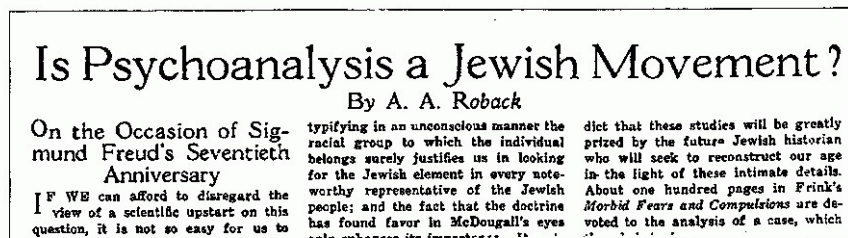


Figure 4 - *La Psychoanalyse est-elle un mouvement juif ?* Pendant très longtemps, les théories freudiennes passèrent pour une « création juive ». Le B'naï B'rith s'en flattait d'ailleurs dans les années vingt. (*B'nai B'rith Magazine*, janvier 1926).

L'un des premiers endroits où la psychanalyse s'implanta, en dehors de l'Europe, fut d'ailleurs la Palestine. Dès 1922, un « cercle des dévots » fut formé, comprenant le D<sup>r</sup> Eder, le D<sup>r</sup> Bergmann, directeur de la bibliothèque de l'Université hébraïque, le D<sup>r</sup> Aryeh Feigenbaum, chef du département des yeux à l'Hôpital Rothschild. Comme le notait en 1924, l'*International Journal of Psychoanalysis* : « Dans certains quartiers, (particulièrement ceux comprenant de jeunes immigrants), il y a une tendance à introduire une prétendue psychanalyse, sans aucune précaution, dans une forme vulgarisée et "à la mode". »

Par la suite, Freud devait s'employer à minimiser volontairement cette imprégnation juive de la psychanalyse. Fritz Wittels, psychanalyste juif austro-hongrois (élève de Wilhelm Stekel) et auteur d'une des toutes premières biographies de Freud, rapporte un événement méconnu, qui se déroula à Nuremberg, en 1910, au cours du second Congrès psychanalytique. Plusieurs disciples juifs prenaient très mal l'élévation de Carl Gustav Jung à la présidence du Mouvement psychanalytique, provoquant notamment le vif mécontentement des disciples viennois qui soupçonnaient Jung d'avoir des préjugés antijuifs. « L'après-midi de ce jour mémorable, les analystes viennois tinrent une réunion privée au grand Hôtel de Nuremberg pour discuter de cette situation outrageante. Soudainement, Freud, qui n'avait pas été convié, apparut. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas paru aussi excité. Il dit : "La plupart d'entre vous sont Juifs, et par là vous êtes incompetents pour gagner des amis à la nouvelle science. Les Juifs doivent se contenter du rôle modeste de préparer le terrain. Il est absolument essentiel que je puisse former des liens au sein de la communauté scientifique. Je m'y emploie depuis des années et je suis fatigué des attaques permanentes à mon encontre. Nous sommes tous en danger. "Attrapant son manteau par les revers, il s'exclama encore : "Ils ne me laisseront même pas un manteau sur le dos. Les Suisses vont nous sauver — vont me sauver, et vous tous avec." On connaît aussi de lui un autre texte : « Pour ma part, je me suis guéri de toute séquelle de prédilection pour les Aryens. Nous sommes et nous restons juifs, écrira-t-il à Sabina Spielern, ancienne maîtresse de Jung. Les autres ne feront que nous utiliser toujours sans jamais nous comprendre ni nous respecter. »

## L'ALLIANCE AVEC MOÏSE, CLÉ DE FREUD... ET DU B'NAÏ B'RITH

Dans nul autre ouvrage que son dernier livre — longtemps passé sous silence tant il gêne —, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* (publié à Londres en 1939), Freud, tout en se déclarant athée, ne dévoile aussi ouvertement ses tendances mystiques, ses aspirations religieuses et ses fantasmes bibliques. Il suffit de lire la brillante analyse de Yosef Yerushalmi, l'un des plus célèbres historiens du judaïsme <sup>(6)</sup> : « Cette âpreté à se démarquer de la religion juive devrait éveiller nos soupçons. Elle est le signe d'une révolte contre un attachement autrefois puissant. » Au défi de l'archéologie, de l'histoire des religions et des mentalités, Freud, revenu à l'étude de la Bible à soixante-dix huit ans, va construire un véritable roman autour de la figure de Moïse. L'ouvrage était ahurissant : il utilisait des sources fantaisistes, s'appuyait sur des hypothèses discutables et frisait parfois le délire interprétatif <sup>(15)</sup> ». Pour Freud, auto-sacré pape de la psychanalyse, le monothéisme n'est pas une invention juive mais trouve sa source en Égypte, où il fut un temps religion d'État (le culte du dieu solaire Aton du pharaon Amenhotep IV), avant d'être rejeté par le peuple dans la violence. Un haut dignitaire égyptien, Moïse, prit la tête d'une tribu sémitique, introduit la circoncision, pratique qui était destinée à traduire le principe d'élection (peuple choisi). Reprenant la thèse erronée d'Ernst Selin, autorité en archéologie biblique (qui admit son erreur par la suite), Freud affirme que les disciples de Moïse se révoltèrent et le tuèrent. Les générations suivantes refoulèrent le meurtre. Mais les Israélites conservèrent un dieu unique, Yahvé plutôt qu'Aton, car ils avaient été influencés par le dieu-volcan intransigeant des madianites, qui disposait d'un prêtre, lui-même nommé Moïse. Cet assassinat de Moïse, c'est, pour Freud, la réédition du meurtre archaïque du père, thème de *Totem et Tabou* (1915), héritage de la thèse/fable darwinienne de la « horde primitive » : la civilisation aurait été fondée lorsque les fils ont tué le père qui possédait toutes les femmes, renonçant par la suite à l'inceste, et dont le souvenir est rappelé dans les banquets totémiques. On sait désormais que Freud a été, durant toute sa vie, fasciné par Moïse, allant même jusqu'à s'identifier à lui à maintes reprises. Tout comme Moïse l'Égyptien, le « grand Étranger » qui a apporté le monothéisme aux juifs, le juif Freud est le « Grand Étranger » qui a engendré la psychanalyse et l'a fait connaître aux hommes. Autre trait commun, Moïse aurait été tué par ses disciples et Freud fut trahi par les siens : Adler, Jung, etc.

« Mais le plus ahurissant dans cette affaire, c'est qu'au moment même où il déjudaisait Moïse, Freud assignait au sentiment de la judéité, compris à la fois comme essence d'une appartenance et d'une dissidence, une position d'éternité. Ce sentiment par lequel un Juif reste toujours juif dans sa subjectivité, même s'il est devenu incroyant, Freud l'approuvait lui-même et n'hésitait pas à l'assimiler à un héritage phylogénétique : on dirait aujourd'hui "patrimoine génétique". Autrement dit, contre toute l'évolution de la science de son époque, et contre sa propre démarche anti-héréditariste, il s'appuyait sur la thèse lamarckienne de l'hérédité des caractères acquis, pour annoncer au monde que le sentiment de la judéité était transmissible de génération en génération par la voie d'un "inconscient héréditaire", dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'était pas freudien <sup>(15)</sup>. » Comme le rapporte Yerushalmi, la boucle devait être bouclée symboliquement par la propre fille de Freud, Anna Freud, qui, lors de la création de la chaire Sigmund Freud à l'université hébraïque de Jérusalem en 1977, provoqua quelques remous lorsqu'elle revendiqua comme un titre de gloire pour la psychanalyse le qualificatif de « science juive ».

Simple question : un fait a été totalement ignoré par les exégètes freudiens, en particulier Yerushalmi. Pourquoi Freud s'est-il intéressé à Moïse ? Ne serait-ce pas par ce

<sup>15</sup> *Libération*, 1<sup>er</sup> mai 1993.

que les B'naï B'rith, littéralement les Frères de l'Alliance, se réfèrent, comme on l'a vu, à deux alliances bien particulières : la première alliance avec Abraham, et la seconde alliance, conclue entre le peuple élu et Moïse, qui reçut les tables de la Loi mosaïque sur le Sinaï, établissant un pacte d'Alliance entre les tribus d'Israël, et créant par là les Fils de l'Alliance...